

Les Diamants du Canada - épisode 3: la disgrâce

Chapitre 8

*Je vous jure que je ne suis nulle part heureux qu'à la condition de
jouir de mon âme, d'être moi, moi tout pur.*

Denis DIDEROT

*Etre véritablement libre, c'est pouvoir. Quand je peux faire ce que
je veux, voilà ma liberté.*

VOLTAIRE

Avant de quitter la Champagne, Antoinette suggéra à mon père de lui confier mon destin, à savoir mon inévitable présentation à la Cour, prélude à la sublime carrière de pantin fardé que ce noble géniteur envisageait pour moi depuis toujours.

- Je me marie dans deux mois, dit-elle. La Cour sera alors à Compiègne. C'est le meilleur moment pour approcher le Roi.

Mon père, qui connaissait fort bien le futur époux d'Antoinette, se garda de souscrire à de pareils projets. Non seulement il me trouvait trop jeune (je n'avais pas quinze ans, même si physiquement j'en paraissais dix-huit), mais en outre il souhaitait pour moi un parrainage autrement plus illustre que celui du pompeux fiancé en question. Et moi, je me gardai bien de dire que je n'avais nul besoin d'être présenté au Roi, étant son ami le plus intime. Ma cousine nous quitta sur de vagues promesses, qui ne nous engageaient aucunement mais qui la rendirent fort joyeuse.

- C'est le Duc d'A*** qui te fera faire ton entrée à la Cour, décida peu après mon père. Comme il n'est plus tout jeune, je vais te présenter à lui sans attendre. Tu vas partir très bientôt.

A l'occasion de mon prochain départ, mon père fit revisiter ma garde-robe. Le malheur fut qu'il employa pour ce faire, en plus de deux valets ordinaires, son valet de chambre personnel, Francisque. Ce dernier déclencha le drame subséquent en trouvant au fond d'une de mes poches un poème écrit de ma main, et qu'il apporta aussitôt à mon père.

J'étais avec lui dans la grand'salle, où nous lisions tous deux au coin de l'imposante cheminée de pierre. Ce maudit Francisque fit irruption dans la pièce comme un foudre de guerre. Il n'avait pas lu le poème dans son entier, bien sûr, juste jeté un coup d'œil à la première ligne, mais voilà : c'était précisément la première ligne qui donnait le ton au reste, et, telle quelle, elle l'avait profondément choqué.

Je suis marri d'avoir vous infliger mes vers de mirliton, mais vu le raz-de-marée dont ils furent cause il faut bien que je les laisse au cœur de la discussion qui s'ensuivit.

Voici quelle était la première strophe de ce poème - mettez-vous à la place de mon père !

*Pour mon plus grand malheur, je suis né gentilhomme.
Fils unique, héritier d'un vieux titre ducal,
Elevé par un père hardi, pieux, monacal,
J'ai connu la prison bien avant d'être un homme.*

Le papier au bout des doigts, mon père émit une sorte de râle guttural qui me glaça jusqu'aux os.

- Mon fils ! clama-t-il en se redressant dans son fauteuil Louis XIII, est-il possible que ce soit vous qui ayez écrit ceci ?

- Oui, mon père, dis-je fermement. Mais allez donc au bout, vous me comprendrez mieux.

*Depuis que j'ai cinq ans, je subis nuit et jour
Le joug rude et affreux d'un constant esclavage.
Forçant mon naturel, on me donne en breuvage
Bienséance, étiquette et flatterie, toujours.*

*Avant d'être né duc, je suis né libre et droit.
Je ne sais ni mentir, ni enchaîner ma langue ;
Farder mes joues de rouge, enfieller mes harangues,
Composer mon maintien, mendier auprès des rois.*

Avant d'entreprendre sa lecture, mon père avait eu la prudence de renvoyer son valet, mais le mal était fait : on répéta dès cette minute dans tout le château l'affreux premier vers du jeune maître, qui signalait vraiment la plus noire des ingratitude, le plus profond mépris du monde !

*La Ville à cor et cri fabrique des libelles
Où l'on voit attaqués nos fameux privilèges.
Je donne à qui le veut mon titre, et je m'allège
De tous mes biens demain, tant je suis né rebelle.*

*Le carcan, l'armoirie qui pèse et le plumet
Conquérant qu'on agite aux vieux champs de bataille,
J'en fais don ! Laissez-moi payer vingtième et taille !
Je vous rends mon épée, je déchois pour jamais !*

Mon père poussa cette fois un vrai gémissement. Je m'étais levé et, roide comme un condamné attendant sa sentence, j'essayais de garder assez d'empire sur moi-même pour ne pas envenimer les choses, ou plutôt pour ne pas le blesser davantage, car en cet instant c'était de la pitié, une sincère compassion que je ressentais pour lui.

- Est-il possible, murmura mon père d'une voix tremblante, que j'aie réchauffé pareil serpent dans mon sein ! Et cela pendant des années, sans m'en apercevoir !

Cela continuait ainsi encore un certain temps ; je finissais par évoquer dans ces vers mes vraies ambitions (partir au loin, trouver enfin la liberté), mais par chance mon père, accablé, laissa échapper de ses mains frémissantes mon malheureux poème avant d'avoir découvert plus bas que j'envisageais même d'emmener le Roi avec moi... Je m'empressai de saisir le papier révélateur et de le mettre au feu.

En moi-même cependant, tandis qu'écrasé par mon infamie le Duc se taisait, essayant de rassembler ses forces, je me récitai mélancoliquement l'avant-dernière strophe :

*O Roi ! O Bien-Aimé ! Viens, donne-moi la main,
Et brisons les barreaux puissants de ton royaume !
Partons pour l'outre-mer ! Respirons les arômes
De ce libre aujourd'hui et d'un grisant demain !*

- Et où vouliez-vous partir ? murmura mon père.

- Père, ce n'était qu'une façon de parler, répliquai-je.

- Vous me crevez le cœur, Guillaume. Je croyais que nous nous étions enfin compris...

- Nous ne nous comprendrons jamais, mon père. Vous refusez de me concéder une existence à part entière. Je ne suis pour vous que le prolongement de votre nom !

- Insolent ! tonna-t-il. Montez dans votre chambre, et n'en sortez que lorsque je vous en ferai porter l'ordre !

- Il en sera fait selon votre volonté, comme d'habitude, mon père, fis-je en me ployant dans une révérence outrée.

Puis je quittai la pièce.

Chapitre 9

*Quand on demande des grâces aux puissants de ce monde,
et qu'on a le cœur bien placé, on a toujours l'haleine courte.*
Monsieur de MARIVAUX

Je ne voudrais pas ici que l'on impute aveuglément et sans nuances tous les torts à mon auguste géniteur, le Duc de G***. Quelques précisions s'imposent.

Je n'ai pas été facile à élever. J'avais un tempérament déroutant, même pour moi s'entend. Je pouvais être vif à l'excès, nerveux, turbulent un jour, et le lendemain traîner avec moi une paresse telle que tout mouvement me répugnait profondément. Je ne sais trop comment est constituée ma nature, mais je dois dire qu'elle m'emportait (et m'emporte encore) souvent dans des extrémités opposées. Parfois il me fallait me dépenser jusqu'à me mettre en nage ; d'autres fois, je refusais de prendre ma leçon d'équitation ou de partir chasser avec les gardes de mon père, tout simplement parce que je me sentais l'âme rêveuse et le corps de plomb. Et ce n'était pas seulement un état corporel : du côté de l'esprit, j'étais tour à tour précis, aiguë, mordant, puis jeté dans une sorte de sombre réserve, apeuré par tout, incapable d'une décision. J'avais souvent l'impression assez angoissante que je ne contrôlais pas la machine, un peu comme une girouette qu'un vent puis l'autre auraient fait sans cesse changer de direction.

Si mon récit vous donne de moi un portrait d'ensemble qui vous paraît cohérent, c'est peut-être parce que je le rédige plusieurs décennies après les faits et que je n'en retiens que l'essentiel. Mais comme cette façon de faire noircit mon père et me dédouane aisément, je tiens, au moins à cet endroit de mon histoire, à mettre quelque peu les choses au point. Je n'y reviendrai pas. Vous n'aurez que trop l'occasion de vérifier par la suite la grande inconstance et l'étrange faiblesse de mon caractère.

La volonté de mon père me fut communiquée le soir même, juste avant que Francisque donnât discrètement un tour de clé à ma serrure pour la nuit : quinze jours au moins de claustration, puis le séminaire et les ordres si je ne m'amendais pas. Monsieur le Duc de G*** aimait encore mieux laisser s'éteindre son nom que de risquer chaque jour de le voir déshonoré par mon incurable sottise. « Ainsi du moins pourrai-je mourir tranquille ! » avait-il déclaré. Le pauvre homme ! Avec le recul et moins d'inconsciente jeunesse je comprends mieux la douleur irréparable que je lui causai ce jour-là.

Mais quinze jours de claustration ! Plus encore que le séminaire, demeuré pour moi une menace on ne peut plus vague, la perspective de cet enfermement forcé faillit me rendre fou. Rien ne pouvait mieux me porter aux extrémités. Je ne fis ni une ni deux. Il ne s'agissait, après tout, que de prendre les devants en réalisant un projet auquel je pensais depuis des années.

Cela faisait également longtemps que j'entassais écu sur écu, n'étant intéressé ni par les jouets, ni par les plumes, ni par les friandises. C'est là l'avantage d'adopter très jeune une idée fixe : toutes les autres dépenses possibles nous apparaissent frivoles par comparaison. Je n'étais pas bien certain d'avoir assez d'argent pour payer nos deux voyages par mer (je parle de celui du Roi et du mien), et mon père m'avait expliqué que depuis François Ier les bijoux de la Couronne étaient absolument inaliénables. Nous ne pouvions pas compter sur eux. Louis XV avait-il fait des économies de son côté ? Je n'en étais pas sûr.

Aucune force au monde n'aurait pu me retenir au château de mon père. Il me fallait désormais, au lieu d'y seulement rêver, affronter mon destin : gagner Versailles, convaincre le Roi, fuir avec lui. Je ne cherche pas *a posteriori* d'excuses pour une aussi navrante naïveté chez un garçon de quinze ans ou presque. La suite des événements, on le verra, va se charger de m'en punir. Quelle que soit l'enflure de nos illusions, il faut bien qu'elles finissent toutes un jour par crever sous les coups d'épingle de la réalité.

Je pris peu de bagages, et uniquement des vêtements passe-partout, quoique bien coupés. Par contre, je tins à emporter mon épée, l'épée de famille que mon père m'avait remise le jour de mes treize ans - lui ne pourrait plus jamais s'en servir. Il fallait tout de même bien prouver au monde que je n'étais pas un simple bandit, comme Cartouche, mais un noble gentilhomme se portant au secours de son Roi.

Je vous passe les détails de mon évasion à draps noués par la fenêtre de ma chambre, ainsi que ceux de mon voyage de Champagne à Paris. Sachez seulement que j'ai été étonné moi-même de vaincre aussi aisément ma réserve naturelle pour arborer l'air de circonstance, celui d'un voyageur blasé qui en a vu d'autres. Etant grand et fort pour mon âge, je pouvais facilement me faire passer, en me renfrognant et en faisant peu de gestes, pour un garçon de vingt ans. Je m'y appliquai.

Une fois à Paris, je me renseignai sur les vaisseaux en partance pour la Nouvelle-France. Le prix de la traversée me fit frémir : jamais nous n'aurions assez d'argent ! « Bah, me dis-je aussitôt, honteux d'avoir douté. Le Roi est le Roi ! Il saura sûrement comment s'y prendre pour franchir l'océan sans déboursier une pistole. »

Je pris le troisième jour le chemin de Versailles. Je logeai pour la nuit dans une petite auberge, à un quart de lieue du château. Je demandai des nouvelles, négligemment.

Oui, le Roi s'y trouvait (mon cœur battit). Les ambassadeurs venaient juste de repartir. Quels ambassadeurs ? Ceux avec lesquels on était en pourparlers, parbleu ! Les Autrichiens ! Un autre frisson d'angoisse me secoua : et si le Roi me disait *Ah non, petit, en ce moment je ne puis, j'ai un traité sur le feu*, que lui répondrais-je ? Le Dauphin, n'ayant pas treize ans, ne pourrait s'en charger à sa place. Alors la Reine, peut-être ? Mais que dirait-elle, celle-là, si je lui ravissais Louis XV ? Sûrement rien, décidai-je. Comment regretter un époux auquel on ferme sa chambre depuis un an ? Elle s'en remettrait bien vite, occupée par tous les problèmes de la Régence. Dieu ! Que la vie des rois était donc compliquée ! Je dormis mal, cette nuit-là. Et dans l'obscurité de ma chambre, pour la première fois, mes projets me parurent absurdes.

Au petit matin je m'assoupis enfin, et quand je me réveillai l'évidence de ma mission (Dieu soit loué) m'apparut de nouveau. Le Roi lui-même ne m'avait-il pas confié, chez le Cardinal, quatre ans auparavant, la puissance de mon ascendant sur lui ? Pourrait-il faire autrement que de s'abandonner à l'intense émotion que lui causeraient nos retrouvailles ?

Là aussi, passons sur le récit de mes ridicules préparatifs. Malgré l'écart temporel qui s'est creusé entre moi et ce jour de juin 1738, la douleur aiguë que j'ai connue ce jour-là, aux pieds du Roi, est tout aussi vive que sur le moment, et en détailler les circonstances (autres que celles nécessaires à la clarté de mon récit) m'est intolérable. Transportons-nous donc de suite dans les Jardins de Versailles. En effet, le garde que j'ai interpellé dans la cour d'honneur m'a précisé l'heure de la promenade royale. J'y cours, donc j'y suis.

Je m'étais placé sur la route du Roi, espérant accrocher ainsi son regard et son attention. Je n'étais bien sûr ni poudré ni fardé, pour qu'il me reconnût plus aisément. Avais-je beaucoup changé ? Je ne le croyais pas. Je ne le voulais pas. Pour moi, il était l'Unique. Il devait en aller de même pour lui en ce qui me concernait.

J'eus l'impression qu'il me fixait longtemps avant de me croiser. Son cœur avait-il parlé ? Non, me confia-t-il plus tard. C'était mon agitation, la maladresse de mes attitudes, mon absence totale de « maîtrise de moi » (dans un lieu où les sentiments se devaient d'être autant tirés au cordeau que les grandes allées), bref, c'était mon incongruité qui attirait sur moi les regards de tous. Il sautait aux yeux que ce grand dadais bouleversé qui attendait là-bas, au coin d'un if taillé, la venue de Sa Majesté, n'avait pas le moins du monde sa place à la Cour policée de Versailles.

Profondément original lui-même, le Roi était spontanément attiré par tout ce qui tendait à s'écarter de la norme. Aussi était-ce par pure curiosité qu'il gardait ses yeux noirs rivés sur moi. On en use de même avec les étranges animaux exotiques dont sont peuplées les ménageries.

Moi, j'étais intimement persuadé que Louis XV avait dès cette minute compris que son véritable destin, grâce à moi, était enfin en route. C'est cette conviction stupide qui me donna le courage nécessaire pour me dresser d'un seul coup en travers de son chemin. En y repensant aujourd'hui, avec toute la violence d'amertume dont, comme je l'ai dit, je n'ai jamais réussi à me débarrasser, je réalise que, raidi par ma fausse arrogance et secoué par la plus violente émotion de ma courte vie, je devais avoir exactement l'allure fébrile, suprêmement ridicule, d'un automate de Monsieur de Vaucanson parvenu en fin de course.

- Sire, je suis venu vous chercher. Le moment est venu : il n'est plus temps de tergiverser. On ne doit pas tourner le dos à son destin.

Il garda ses yeux noirs inexpressifs plantés droit dans les miens jusqu'à ce que j'eusse achevé de parler. Plus tard, il m'a dit : « C'est à tes boucles brunes et à tes yeux si verts que je t'ai reconnu, Monclair. L'eau verte, si pure de tes yeux... Voilà bien longtemps déjà qu'ils m'avaient fait prisonnier malgré moi. » Hélas, ce jour-là, en cette atroce journée de juin où la chaleur accablante du printemps finissant et la froideur non moins accablante du Roi me mettaient toutes deux la sueur aux sourcils, il n'eut pas le moins du monde l'air de me reconnaître.

Malgré la brusquerie impardonnable de mes propos (sans compter que je n'avais pas à lui adresser la parole le premier et sans placet préalable), il ne répondit rien. Son beau regard noir garda sans ciller la même fixité, sous l'arc élégant des sourcils courbes. Devant l'étonnant silence du Roi, sa suite fardée, hideuse sous le soleil, se tint dans l'expectative, tant ces gens, ces pantins, craignaient par-dessus tout de commettre un impair devant leur souverain.

Je revins à l'attaque, d'un ton déjà nettement moins conquérant. J'avais grandi, me disais-je, désespéré. J'étais à présent aussi grand que lui et il ne me prenait pas plus au sérieux que quand j'avais dix ans.

- Nous partons, sire. Il est grand temps. Si vous me faites l'honneur de m'accorder un entretien, je vous expliquerai...

Ma voix mourut d'elle-même.

Il se taisait, m'a-t-il avoué plus tard, pour prolonger cet instant, me laisser du temps, nous laisser du temps. « Je t'ai tant aimé ce jour-là, Monclair, si tu savais ! Tu étais la source fraîche, la source pure, la source oubliée de mon enfance, de mes rêves... Et eux, eux tous, agglutinés autour de nous, prêts à rire de toi à mon moindre signal, ils étaient l'eau fangeuse, un marécage croupissant... »

En attendant, le monde s'écroulait autour de moi. Je jouai mon va-tout :

- Le vaisseau doit lever l'ancre bientôt, à cause des glaces qui prennent le fleuve, là-bas... dès l'automne...

Il m'accorda encore trente secondes de rémission, puis il prit enfin la parole.

- Je n'ai pas la moindre idée de ce dont vous voulez parler, mon garçon.

Et il se remit en route, environné de la nuée bruissante de ses courtisans. L'un d'eux, un affreux rouquin au visage grêlé, se pencha sur moi - je venais de rouler dans l'herbe, vaincu - et me questionna, sarcastique :

- Où voulez-vous donc partir, Monsieur ?

- En Nouvelle-France, murmurai-je machinalement, à bout de forces.

- Vraiment ? ricana-t-il. Le lieutenant de police de la Ville de Paris, que j'ai l'honneur de connaître, me disait justement il n'y a pas deux jours qu'il y aurait demain soir une

rafle sur les quais de Seine, à hauteur de la Mégisserie. Des vagabonds se tiennent là, prêts à troubler l'ordre public... Il a ordre de les expédier vite fait en Nouvelle-France. Etes-vous toujours convaincu que ce soit là un endroit convenable pour votre joli nez ?

Je m'enfuis en courant.

Je ne sais trop comment j'eus l'étrange réflexe, en quittant le château, de donner mon épée au garde qui m'avait renseigné et de lui demander de la remettre personnellement au Roi. Celui-ci la reçut effectivement en mains propres, en identifia sans peine les armoiries et en comprit tout aussi aisément le message symbolique : « Je vous rends mon épée ; je ne veux plus ni de vous pour Roi, ni de la France pour patrie. Avec ou sans vous, je pars. » Qu'il prévienne mon père ou non m'était indifférent ; il ne le fit pas. Il conserva l'épée dans un coin de son cabinet, loin des regards. C'est là que je la retrouvai ensuite.

Chapitre 10

Pour augmenter mon pécule et surtout pour donner suite au plan qui s'était ébauché dans ma tête, je vendis mes plus beaux vêtements et chapeaux et en achetai à la place à bon marché de fort usagés. Je m'offris un dernier repas, une dernière nuit dans un vrai lit, puis, le lendemain soir, je m'en fus traîner, le visage et les mains barbouillés de poussière, du côté du fameux quai de la Mégisserie. Ce Roi cruel qui avait fait mine de ne pas me reconnaître, eh bien ce serait lui qui allait me le payer, mon voyage. Je ferais la traversée à ses frais !

Je n'avais jamais vu la mer. Le jour où mes compagnons et moi nous fûmes embarqués à Saint-Malo, après un voyage par terre au cours duquel nous ne fûmes guère rudoyés, je ne vis en elle qu'une mort possible. Je souffrais tellement que je ne savais pas si je pourrais continuer à vivre avec sur l'âme un poids pareil. Alors la mer, n'est-ce pas, quelle douce alliée, à l'occasion ! Qui me regretterait ?

Curieusement, je n'arrivais pas à me tirer une larme. Ma poitrine était devenu un désert de feu, aride, sec, brûlant, si brûlant qu'on m'eût rôti le cuir sans que je m'en aperçoive. Je rêvais du Roi toutes les nuits, poussant des gémissements qui exaspéraient mes compagnons d'infortune. Réveillé par eux, je montais sur le pont, et là la mer me prenait tout entier sur son sein bavard, remuant, maternel. Quelle peine peut donc être ressentie comme infinie comparée à l'immensité de la mer et du ciel ? Au lieu d'accueillir ma dépouille, la mer me devint une amie.

Enfin nous débarquâmes à Québec, ville dont le nom signifie, paraît-il, en langue indienne « l'endroit où le fleuve se resserre ». Comment peut-on exprimer tant de choses dans les cinq lettres du mot « Kebek » ? Ce n'est bien sûr que plus tard que je me posai cette question. Lorsque je mis le pied pour la première fois sur le sol de la Nouvelle-France, j'étais amaigri, hagard et quasi-insensible au monde qui m'entourait. Mais la magie de cette terre lointaine ne devait pas tarder à se faire sentir, achevant le travail commencé par la mer, les vents et le ciel.

Il y a quelque chose de véritablement divin à aborder un pays à peine connu des

hommes. Sur l'immense territoire de Nouvelle-France, aussi appelé Canada, du nom de l'une des tribus autochtones, ne vivaient, comme m'en avait si utilement prévenu Jacob Heselmann, que quelques dizaines de milliers d'hommes, alors que les colonies anglaises proches en comptaient quarante fois plus. C'est dire que ma terre d'élection méritait encore largement le nom de pays vierge. Les seules régions vraiment peuplées s'échelonnaient tout au long des rives du grand fleuve de là-bas, le Saint-Laurent. Au-delà commençait l'aventure, et même dans une ville comme Québec on pouvait en sentir le fumet lointain, mélange d'odeurs de résineux, de fourrures animales et de sagamité.

Après le confinement de la traversée, je découvrais donc cet autre infini, celui des grands espaces et de la liberté. J'en fus grisé comme si j'avais fouetté le vin toute une nuit. Dans le port et la ville de Québec (aujourd'hui encore je trouve qu'il n'y a pas de plus beaux mots au monde que ces deux termes bruts, odorants et rudes : « Québec », « Canada ») régnait la fébrilité de l'été finissant. En effet, les hivers d'ici sont si rigoureux qu'ils empêchent tout commerce par mer pendant près de la moitié de l'année. Le bref automne marque toujours cette hâte suprême des derniers grands préparatifs avant l'hivernage. Les quais bas, encombrés de barils de farine, de ballots de peaux, de caisses de fusils ou de tonneaux de vin, sont le théâtre d'une perpétuelle agitation, tandis que le vent, qui grince dans les haubans, souffle à l'oreille des matelots débordés : « Dépêchez-vous, dépêchez-vous ! Allons, hisse et ho ! L'hiver est proche ! Le gel s'en vient... Hâtez-vous donc ! »

Certains êtres sont faits pour l'infini. J'étais ainsi. Il me semblait toujours étouffer dans les espaces limités, les sociétés confinées, les règlements étroits. J'étais né, moi, pour l'expansion dans de vastes horizons. De ce point de vue, le Canada me combla.

En débarquant, je ne savais où aller, mais je ne m'en souciai pas. J'avais quelques beaux écus en poche et le grouillement des quais me montrait assez qu'il ne devait pas être bien difficile de trouver du travail ici. J'étais jeune, j'étais vigoureux, j'avais la vie entière devant moi.

Comme je m'avançais vers l'intérieur de la ville basse, l'enseigne d'une sorte de vaste entrepôt en bois attira mes regards : « Comptoirs Faguerolles ». C'était le nom qu'avait cité le banquier de mon père, Jacob Heselmann. Jacob Heselmann ! Je m'amusai à repenser à la remarque qu'il avait faite, un jour, au château, en parlant de moi : « Avec la mine qu'il a, ce charmant garçon ferait fortune dans le commerce. » Mon père en avait ri, comme d'une bonne plaisanterie. On n'était pas en Angleterre, ici, mais en France. De ce côté-ci de la Manche, un fils de duc ne saurait s'adonner au négoce sans déchoir aux yeux de tous ses pairs. Mais n'avais-je de toute façon pas déchu, à présent, aux yeux de mon propre père et même de mon Roi, auquel j'avais rendu mon épée ? Alors si le négoce venait à moi, eh bien je tâterais de lui, sans le moindre scrupule. Encore un verrou qui sauterait... C'est un bruit que j'adore.

Bref, sans plus nous attarder en considérations inutiles, entrons dans l'entrepôt des « Comptoirs Faguerolles ». Il y fait fort sombre, mais là aussi le grouillement est intense. Je m'approchai d'un des bureaux où travaillait un employé qui semblait au bord de la crise de nerfs. Il me fallut cependant attendre mon tour... Je sentis soudain un regard posé sur ma nuque. Je me retournai, cherchant qui pouvait bien, dans cette foule, s'intéresser à l'inconnu que j'étais... Ce grand homme là-bas, peut-être, au maintien curieusement froid et détaché, bras croisés sur la poitrine et vêtements de coureur des bois ? Ou cet autre, vrai pirate de roman avec son estafilade et son bandeau sur l'œil ?

Quand mon tour arriva, j'exposai ma volonté de travailler pour Monsieur Faguerolles. Était-il ici ? Pouvais-je le voir, pour lui proposer mes services ? L'employé ricana. Non, il n'était pas ici. Il était chez lui, dans sa maison de la ville haute (du pouce, il m'indiqua le haut de la falaise qui dominait le port) ; mais, ajouta-t-il avec un regard de mépris pour ma tenue, Monsieur Faguerolles n'avait point pour habitude de recevoir les gueux.

Ce fut comme si on m'avait jeté sur les épaules un seau d'eau glacée. Quoi ! Avais-je traversé l'océan, mis des lieues et des lieues entre mon Bien-Aimé et moi, brisé à jamais le cœur de mon vieux père, pour retrouver ici tous les préjugés de mode sur le Vieux Continent ? Je sortis furieux de l'entrepôt, sans voir que le grand homme me suivait à distance.

Je m'en fus me promener le long du fleuve, foulant les roseaux secs et blonds d'un pied rageur, jusqu'à ce qu'une anse minuscule me dérobat la vue de l'ingrate cité. En était-ce déjà fini de mon beau rêve ? Allais-je devoir ici aussi jouer au courtisan ? Épuisé de faim, de fatigue et de chagrin, je pleurai fort longtemps comme l'enfant que j'étais encore, puis je m'endormis. Derrière moi, sans se faire voir, l'homme s'assit, bourra tranquillement sa pipe et se mit à veiller sur mon sommeil en fumant.

Lorsque je m'éveillai, l'aube s'en venait de France, plus radieuse qu'une fiancée. Un rai de soleil oblique jaillissait déjà des eaux d'argent du grand Saint-Laurent, qui s'étendait à perte de vue, lisse et aveuglant comme un long miroir. Des oiseaux aquatiques, dont j'eusse été bien en peine de donner le nom, griffaient l'air pur de leurs ailes criardes, s'interpellant les uns les autres tels une poignée de commères sur le carreau des halles - ou comme des courtisans jacasseurs, blanchis de poudre, se rendant au lever du plus aimé des Rois. L'air sentait la vase douce et l'herbe sèche, avec une pointe fleurie plus féminine, là, quelque part sur ma gauche. Des fèves en fleurs, peut-être ? Une paix profonde descendit sur moi.

Je regardai le soleil se lever avec la même adoration aveugle qu'un prêtre antique. Je savais que là-bas, en France, l'astre-roi avait déjà quitté depuis longtemps les hautes croisées de la chambre de Louis. Dormait-il, avec au pied de sa couche, comme le voulait le règlement de Versailles, un valet couché sur un lit de sangles ? Rêvait-il, mélancolique, accoudé au dessus de marbre de sa cheminée ? Essayait-il furtivement une larme, en songeant qu'à cette heure son Petit Clair, lui, avait enfin conquis sa liberté ?

Rien de tout cela, me dis-je ensuite amèrement. Nu et en sueur, il s'agite frénétiquement au-dessus de Madame de Mailly, sa maîtresse clandestine ! A moins qu'une de ses sœurs ne l'ait déjà remplacée, lui faisant croire à un amour immense ? « Ah ! Sire ! Sire ! Il n'y a que vous... ! » Comment peuvent-elles l'aimer, si elles ne le comprennent pas ? Mais comme je m'effacerais volontiers de sa vie pour une femme sincèrement aimante, digne d'estime et qui le comprendrait ! Ce genre de femme n'existait pas.

A mes pieds, fauilée dans la barbe blonde des roseaux, l'eau du fleuve clapotait doucement comme un appel. Je n'y résistai pas. Bien que tenant à peine debout, en un tournemain je quittai mes habits raides de crasse et, entièrement nu, dans la lumière triomphante, je m'avançai dans le Saint-Laurent (que le soleil perçait de flèches comme le martyr du même nom), pour y recevoir mon baptême d'immigrant.

L'eau n'était pas bien chaude. Son contact me hérissa le poil. Mais par chance le

soleil, lui, était encore un soleil d'été. Une fois baigné, lavé, frotté, je dus courir pour me sécher et me réchauffer en même temps. Puis, un à un, je plongeai dans l'eau mes vêtements, les nettoyai du mieux que je pus et les mis à sécher autour de moi. La faim me donnait des étourdissements, mais je n'étais pas pressé de retourner au port.

Je remis tout de même ma chemise et la culotte de toile resserrée au genoux qui me servait de sous-vêtement. Il fallait ménager la pudeur d'éventuels promeneurs (ou promeneuses), même si à cette heure matinale et aussi loin de Québec il n'y avait pas de grandes chances pour que...

J'avais, en formulant ces pensées dans ma tête, commencé à déambuler de long en large sous le soleil lorsqu'un bruit léger trancha net le fil de ma méditation.

Chapitre 11

C'était l'homme de l'entrepôt ; pas le forban, l'autre. Le coureur des bois.

Je l'observai avec attention, stupéfait par cette rencontre. Il était grand, avec de longs cheveux châtain et ses yeux, qui me parurent sombres, me fixaient avec une sorte d'intérêt paisible. Depuis quand était-il là, à me surveiller ? Avait-il suivi du regard toutes mes ablutions ? Que me voulait-il ? Je pouvais difficilement croire à un hasard, même s'il semblait être tombé là directement du ciel.

- Qui êtes-vous ? demandai-je sans aménité.

- Je m'appelle Tacite Laframboise, répondit-il, placide.

Il ne me demanda pas mon propre nom.

- Tacite Laframboise ! répétai-je d'un ton incrédule. Qui peut porter un nom pareil ?

- Moi, fit l'homme.

Pendant un long moment nous nous observâmes en silence.

- Vous venez d'arriver par le Louis-Marie, n'est-ce pas ?

- Comment le savez-vous ?

- Vous avez les manières cassantes des riches Français qui débarquent ici en s'imaginant que nous sommes le poulailler de la France.

- Voyez-vous beaucoup de broderies sur mes habits ? fis-je ironiquement, en désignant mes pauvres nippes étendues au sol, sur les courtes perches aiguës des roseaux.

- L'habit peut tromper, la chair non, répliqua-t-il.

- Vous m'avez donc épié !

Cette seule pensée hérissait mon vieux fond de pudeur et de timidité.

Il haussa les épaules sans répondre. Je m'approchai, presque décidé à en venir aux mains si ce malotru ne s'expliquait pas davantage.

De près, je vis la couleur de ses yeux : ils étaient gris, sans autre expression qu'une légère commisération qui acheva de me mettre en rage. Il portait autour du cou un étrange collier fait de grains rougeâtres, comme un gros chapelet et pouvait avoir l'âge du Roi, peut-être un peu plus, autour de la trentaine. Mais son impassibilité, à lui, n'était pas de commande. Il était, je le pressentis, impassible de nature. Quelque chose dans cette froideur imperturbable commençait même de dissoudre ma colère. Comment imaginer qu'un homme pareil, si lucide, si froid, si détaché des choses de ce bas monde ait pu prendre un plaisir malsain à épier son prochain ? Mes traits se détendirent quelque peu et un soulagement certain m'envahit. Je ne suis pas fait pour les colères soutenues.

- Que vous a donc appris ma chair, Monsieur... Laframboise ?

- Une chair dorlotée pendant des années, répondit-il. Une chair qui n'a jamais connu que la soie et le duvet. Une chair de gentilhomme. Et des manières, aussi, de gentilhomme. Un moment, je me suis attendu à vous entendre dire : « Peste soit du vilain ! » Vous ne duperez personne si vous gardez ces manières-là.

- Qui vous dit que je cherche à tromper le monde ? suffoquai-je.

- Vos vêtements. Et le fait que le Louis-Marie amène régulièrement ici le surplus des faubourgs parisiens. Vous avouerez que tout ceci n'a pas grand-chose à voir avec la soie et le duvet.

- Laissez-moi ! Laissez-moi tranquille ! m'écriai-je.

Brusquement étourdi de fatigue, ou de faim, je portai la main à mon front en vacillant.

- Le voyage vous a éprouvé, observa-t-il. Vous devriez manger un morceau.

Ouvrant son havresac, il me tendit une miche de pain frais et deux pommes.

- Croyez-vous que j'aie besoin de votre charité ?

De nouveau, il haussa les épaules.

- Il n'est pas question de charité, répliqua-t-il. Vous éveillez ma curiosité, voilà tout. Je n'avais encore jamais rencontré de gentilhomme en rupture de ban. Surtout si jeune. C'est intéressant. Quel âge avez-vous ?

Je m'étais laissé tomber au sol, vaincu, et mordais avidement dans le pain odorant.

- Vingt ans, mentis-je, la bouche pleine.

Il se mit à rire.

- Seize au plus, corrigea-t-il. Là non plus, la chair ne peut mentir. Tout votre corps est encore pétri des grâces indécises de l'adolescence. Et votre grande vulnérabilité va

dans ce sens aussi.

J'avais davantage l'habitude de deviner les autres plutôt que d'être deviné par eux. La perspicacité de cet homme-là ne me revenait pas. Mais comment me débarrasser de lui à présent que j'avais pris son pain ? Car je ne pouvais guère imposer à Québec le personnage que j'avais prévu d'endosser - celui d'un jeune homme pauvre et sans attaches - avec ce fakir-là accroché à mes basques.

- Habitez-vous à Québec ? m'enquis-je.

- Oh, non, fit-il. Bien plus au nord. Au nord-ouest, en fait. Près du lac Kénogami. Il faut remonter le Saint-Laurent jusqu'au confluent de la Saguenay, et...

- La Saguenay ? coupai-je. Vous voulez dire : comme le « fabuleux royaume de Saguenay » ?

Pour la première fois, l'homme parut déstabilisé.

- Vous avez entendu parler de cela ? s'étonna-t-il.

- Aucun mystère là-dessous, fis-je en entamant une pomme. C'est dans le compte-rendu de Jacques Cartier, non ? J'ai lu absolument tous les récits existant sur le Canada.

- Seule la bibliothèque des jésuites et celle du Roi les possèdent tous, déclara-t-il avec douceur. Ce qui est logique : ces récits étaient d'abord destinés aux rois, n'est-ce pas ?

Je rougis violemment et détournai les yeux, subitement écrasé de désespoir. Versailles. La France, si lointaine ! Le Roi, à jamais inaccessible, me couvant d'un regard glacé au plus fort d'une canicule de juin.

- Croyez-vous qu'il ait existé, ce fabuleux royaume ? questionna Laframboise.

- Je ne le pense pas, non, répondis-je, machinalement. La conclusion de Cartier fut qu'il n'y avait aucun trésor au Canada, ni or, ni rubis, ni diamants. Ce qu'il en avait rapporté n'était que du quartz et du vulgaire mica. Ne savez-vous pas que c'est depuis cette époque qu'on dit « faux comme les diamants du Canada » ?

- Cela peut juste signifier que Cartier a été incapable d'atteindre le royaume en question, remarqua l'homme. Qu'on a brouillé les pistes pour mettre ce royaume à l'abri de la cupidité des Européens. L'exemple de Cortès et de Pizarro était déjà assez instructif à l'époque, il me semble.

Comme je me taisais, il ajouta, caressant grain à grain son collier rougeâtre :

- Et puis « rubis » était un terme inexact. C'étaient des grenats, comme ceux-ci. Et là où il y a des grenats, il y a des diamants.

- Je me soucie fort peu de l'or et des diamants, Monsieur Laframboise. Pour moi, le seul diamant qui importe c'est l'âme, et ce que l'on tente de faire pour l'extraire de sa gangue de médiocrité.

- Comme il a dit cela ! commenta Tacite, mi-amusé, mi-admiratif. Mon instinct ne m'avait pas trompé.

- Connaissez-vous Monsieur Faguerolles ? demandai-je, saisi d'une brusque inspiration.

- Oui, tout le monde le connaît, à Québec. Je vais souvent à son comptoir acheter ce dont j'ai besoin, quand les bateaux arrivent. De temps en temps, je joue aux échecs avec lui, ou son fils aîné, ou même la gouvernante de la maison. Une femme peu ordinaire. Elle vient d'Ecosse... Nous avons à peu près le même âge.

A la vague mélancolie qui perçait dans sa voix, je devinai qu'il avait fait la cour à la gouvernante en question et qu'elle l'avait poliment mais fermement repoussé.

- Que voulez-vous de Monsieur Faguerolles ? enchaîna-t-il après un bref soupir.

- Un emploi, dis-je hardiment. Aux écritures, ou quelque chose comme ça. J'écris fort bien, je compte encore mieux... Et j'ai beaucoup lu, sur le Canada et sur une foule d'autres choses.

- Un emploi ? Cela peut se faire, répondit Laframboise, songeur, en se caressant le menton. Il se plaint souvent que ses commis aux écritures soient des malpropres qui gâchent le travail. Rhabiliez-vous. Nous allons retourner en ville, puis je vous amènerai chez lui. Au fait, pour vous présenter à ce monsieur, j'ai besoin de connaître votre nom...

- Monclair, fis-je après une légère hésitation, en rougissant un peu. Guillaume Monclair.

- Je l'aurais parié, raila l'homme.

Mais il n'insista pas.

(à suivre)